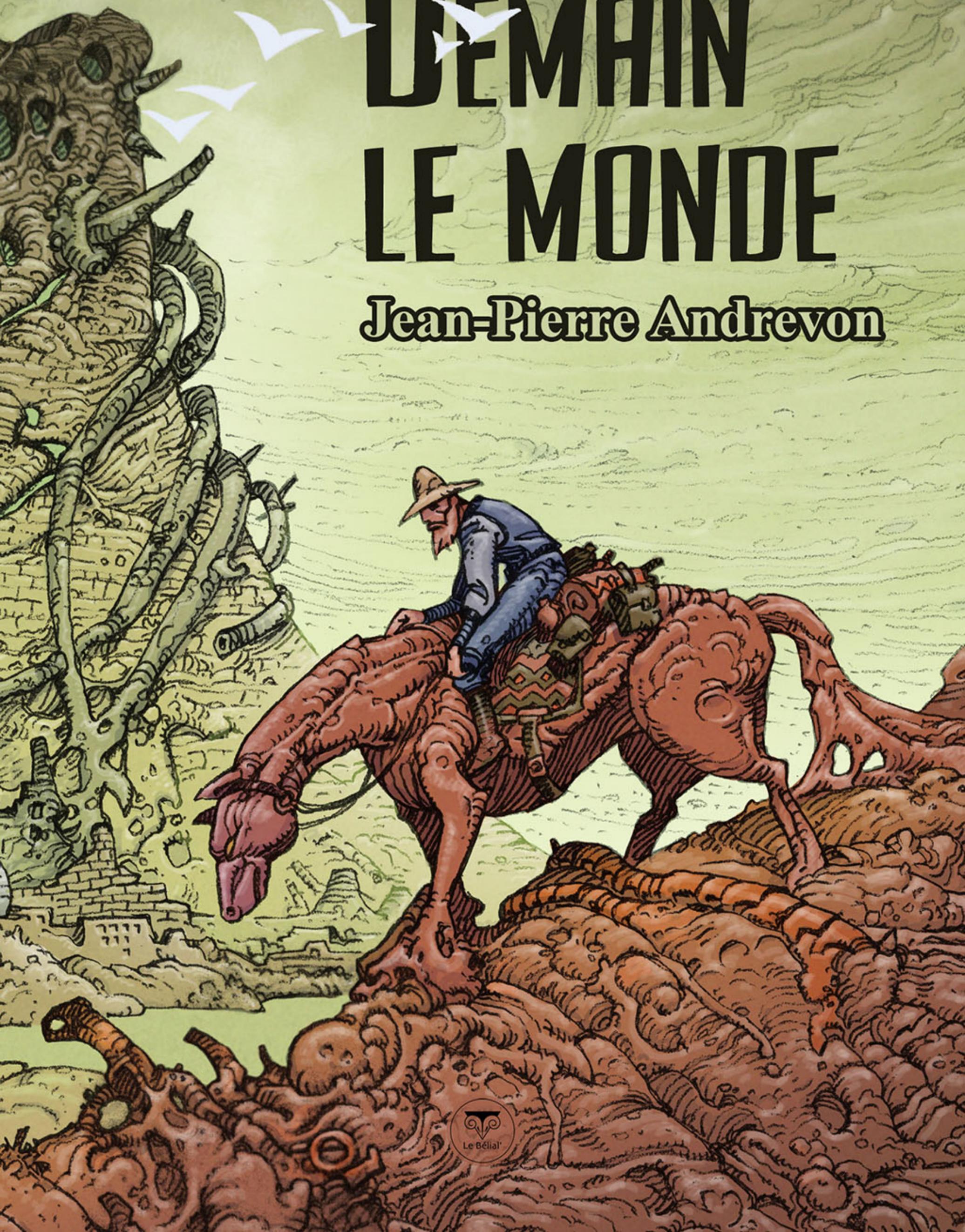


DEMAIN LE MONDE

Jean-Pierre Andrevon



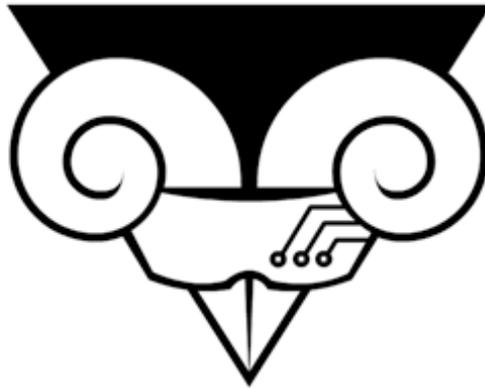
Demain le monde

Jean-Pierre Andrevon



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme e.belial.fr ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Ouvrage composé par Richard Comballot.

ISBN : 978-2-84344-538-5

Parution : novembre 2013

Version : 1.0 — 06/11/2013

© 2013, Le Bérial' pour la présente édition

Illustration de couverture © 2013, Philippe Caza

Collection « Kvasar » dirigée par Olivier Girard.

- La Réserve
(Fiction n°174, Opta, 1968)
- Un nouveau livre de la jungle des villes
(Il faudra bien se résoudre à mourir seul, Denoël, 1983)
- Un petit saut dans le passé
(Voyages dans l'ailleurs, Casterman, 1971)
- L'Arme
(Libération n°2059, 1980)
- L'Homme qui fut douze
(Galaxie n°144, Opta, 1976)
- La Bête des étoiles et l'empathie
(Univers 1983, J'ai lu, 1983)
- Manuscrit d'un roman de SF trouvé dans une poubelle
(Manuscrit d'un roman de SF trouvé dans une poubelle, Encrage, 1996)
- Le Château du dragon
(Fiction n°207, Opta, 1971)
- Régression
(Fiction n°226, Opta, 1972)
- L'Anniversaire du Reich de mille ans
(C'est arrivé mais on n'en a rien su, Denoël, 1984)
- La Porte au fond du parc entre le cèdre et les chênes
(Sous le regard des étoiles, L'Aurore, 1989)
- Rien qu'un peu de cendre et une ombre portée sur un mur
(Fiction spécial n°34, Opta, 1984)
- ... il revient au galop
(Cela se produira bientôt, Denoël, 1971)
- Salut, Wolinski !
(Les Soleils noirs d'Arcadie, Opta, 1975)
- Tout à la main
(Fiction n°341, Opta, 1983)
- Halte à Broux
(Cela se produira bientôt, Denoël, 1971)
- Comme un rêve qui revient
(Galaxies n°27, 2002)
- Sur la banquette arrière
(Accidents de parcours, La Bartavelle, 2000)
- Comme une étoile solitaire et fugitive
(Neutron, Denoël, 1981)
- En route pour la chaleur !
(Gare centrale, Denoël, 1986)
- Épilogue peut-être
(Fiction n°234, Opta, 1973)
- Le Monde enfin
(Utopies 75, Robert Laffont, 1975)
- L'Autre côté [article]
(Science-Fiction n°4, Denoël, 1985)

Des lendemains qui déchantent...

« Qu'est-ce qu'une nouvelle ? La substantifique moelle d'une idée que l'on traite de la manière la plus concise et savoureuse possible. Il n'y a pas de déchets, pas de graisse, on élimine tout ça, alors qu'on sait bien comment fonctionne le roman : il faut qu'il y ait régulièrement des descriptions, des dialogues, que ce soit découpé... »

Jean-Pierre Andrevon, « Repères dans l'infini », *Bifrost* n°29

Recueils... anthologies... il m'a été permis, ces dernières années, de réunir et souvent préfacier — ou postfacier — nombre d'ouvrages écrits par nos meilleurs auteurs, jeunes premiers des lettres ou vieux loups à la plume pas encore émoussée, et opérant dans tous les registres de l'Imaginaire : du *space opera* flamboyant à la fiction spéculative la plus audacieuse, en passant par le *steampunk* et la *fantasy*. Le tout dans un grand bonheur créatif, est-il besoin de le préciser ?

Pour autant, il me faut vous avouer la chose suivante : loin d'être blasé, c'est avec émotion, voire un poil de trac, que je me mets au clavier aujourd'hui pour introduire le livre que vous tenez en mains. Et ce pour la raison suivante : je considère son auteur comme un monument de la science-fiction. Un monument ?! me taquineront certains avec ironie. Oui madame, oui monsieur ! Un monument... Un monstre de talent (et de travail, aussi)... Un homme en marche, qui a su traverser les décennies en restant fidèle à ses convictions et ses idéaux, et à la carrière

impressionnante. Jugez plutôt : né en 1937, il se fait la main et la plume dès 1957 dans les revues étudiantes de Grenoble, puis à partir de 1965 dans le fanzine *Lunatique*, avant de faire ses débuts professionnels, en mai 1968 (dans son cas, ça ne s'invente pas !), dans les pages du *Fiction* d'Alain Dorémieux, dont il deviendra au fil du temps, et sous divers pseudonymes, un des principaux animateurs, signant d'innombrables nouvelles, articles et critiques. Il publie son premier roman en 1969, son premier recueil en 1970, il réalise son premier court-métrage en 1971, écrit son premier scénario de bande dessinée (pour le grand Georges Pichard) en 1974, sa première anthologie et sa première BD (textes et dessins) en 1975, son premier livre pour la jeunesse en 1981, son premier téléfilm voit le jour en 1982, son premier (et dernier !) film cinéma en 1988, son premier polar en 1992, son premier érotique en 2002... et son premier CD (en tant qu'auteur, compositeur et interprète) en 2007 ! N'oublions pas qu'il dessina également pour la presse et l'édition, et peignit d'innombrables toiles... Cet homme posséderait-il tous les talents ? Serait-il, comme le suggérait un de ses préfaciers¹, « *le cas le plus grave de (...) frénésie multimédia* » ? On peut légitimement le penser. Sa bibliographie, en tout cas, telle que je l'avais établie en 2008 à l'occasion de la monographie que je lui avais consacré², recensait déjà, à l'époque, pas moins de cinq cent cinquante références rien que pour la littérature, sans compter la non-fiction, la BD et le reste : une œuvre plus que conséquente, donc, qui continue à croître puisque son auteur n'a pas encore décidé — mais le décidera-t-il un jour ? on peut en douter... — de raccrocher les gants. De plus il continue, à soixante-quinze ans passés, à animer les pages critiques de *L'Écran fantastique* de son vieux copain Schlockoff, à suivre l'actualité cinéma pour des supports locaux, et à copiloter, avec son compère Fontana, le « nouveau » *Lunatique* tout juste accueilli en son sein par la revue *Galaxies*. En même temps que ce volume, il vient de sortir chez nos confrères de Rouge profond un volumineux dictionnaire du cinéma fantastique et de SF destiné à devenir la référence en la matière.

Un monstre, vous dis-je...

De tous les jeunes talents assoiffés de liberté et de créativité nés littérairement parlant autour de 68 et arrivés à maturité au cœur des années soixante-dix, Jean-Pierre Andrevon fut sans doute le plus

¹ Patrice Duvic : « Jean-Pierre Andrevon, la mort, le réveil », préface au Livre d'Or Jean-Pierre Andrevon, Presses Pocket n°5177, 1983.

² *Lunatique spécial Jean-Pierre Andrevon*, Éons, 2008.

³ *À l'est du Cygne*, Le Béliat, 2010.

⁴ *Les annales de Jean-Pierre Andrevon*, Éons, 2008. ~~Les annales de Jean-Pierre Andrevon~~ ont été mises de côté en vue

turbulent, le plus militant, le plus écolo (ça y est, *écologie*, le mot est lâché, et s'il est bien un domaine dans lequel il a su voir juste et loin, avant beaucoup de monde, c'est celui-ci), et certes pas le moins talentueux ; agaçant les plus conservateurs de ses lecteurs, avant que d'être rattrapé, que dis-je... aspiré par la réalité et l'écroulement de notre monde : qui oserait à l'heure actuelle contester ses diagnostics en matière d'écologie, de disparition des espèces, et ses conclusions ? Écolo et militant, il l'est resté, le moindre de ses mérites étant de n'avoir jamais tourné sa veste ni mis de l'eau dans le vin de ses engagements.

De par le caractère ininterrompu de sa trajectoire, la *couleur* et la qualité de sa production, il est certainement celui qui incarne le mieux dans son ensemble la science-fiction française du demi siècle écoulé. De la même façon, et sans vouloir le réduire à n'être qu'un auteur du passé, je fais ce constat : si Michel Jeury fut le meilleur représentant d'une SF post-dickienne à l'américaine, Daniel Walther celui d'une *new wave* britannique façon *New Worlds*, Jean-Pierre Andrevon demeure à mon sens celui d'une SF verte et engagée... à la française... si l'on admet qu'il exista en France durant toutes les *seventies* et jusqu'en 1981, autrement dit à une époque où être à gauche signifiait encore quelque chose, un courant politique fort au sein de la SF nationale. Et l'histoire littéraire retiendra effectivement qu'il fut non seulement un bon romancier, mais surtout un exceptionnel nouvelliste capable de rivaliser avec les meilleurs étrangers dans le registre « péril écologique et fins du monde » : « Le Monde enfin », « Le Temps de la nuée grise », « Un nouveau livre de la jungle des villes », « Comme une étoile solitaire et fugitive », « Épilogue peut-être », et combien d'autres... Signalons entre parenthèses, même si nous privilégions la qualité à la quantité, qu'il est de tous les auteurs français de SF en activité celui qui a publié le plus de nouvelles, *en et hors* recueils.

Si la culture SF relève désormais du *mainstream* cinématographique et bédéphilique... si la réalité de notre monde a non seulement rejoint mais dépassé par bien des aspects la fiction... la littérature de SF, quant à elle, est à la peine après avoir perdu son *leadership* éditorial au profit de la *fantasy* (sans parler de son statut de littérature de pointe, voire d'avant-garde), disparaissant peu à peu des tables des librairies. De nouveaux lecteurs (et, par ricochet, de nombreux auteurs) ont fait leur apparition du côté de ce qu'il est désormais convenu d'appeler les littératures de l'Imaginaire, particulièrement depuis les énormes succès en salles des *blockbusters* américains des années 2000, mais ces nouveaux venus semblent en majorité (pardon pour les autres !) préférer les dragons et les épées aux spéculations sur l'avenir. En cela, leurs goûts et leurs attentes diffèrent de ceux des générations précédentes. Et si nous semblions nous situer à un carrefour lorsque la SF a redémarré pour légèrement rebondir, à la fin du siècle dernier, une page est indéniablement en train de se tourner. À l'heure des comptes et des bilans, au moment où des auteurs et

des œuvres entières disparaissent, passant en profits et pertes, poussés doucement mais sûrement par les éditeurs en direction des poubelles de l'histoire, un travail patrimonial semble plus que jamais nécessaire. L'époque où un éditeur de poche du calibre de Pocket publiait avec constance et méthode une collection telle que « Le Livre d'Or », créée par le regretté Jacques Goimard, paraît bien loin. Loin, du coup, et pour revenir à nos moutons, le *Livre d'Or Jean-Pierre Andrevon* qu'avait consacré son ami Patrice Duvic à l'auteur grenoblois... en 1983.

1983... Trente ans déjà... D'où l'envie personnelle, trois ans après un volume consacré à son confrère Michel Demuth³, de revisiter et réévaluer son œuvre de nouvelliste de science-fiction⁴ afin de pouvoir proposer un épais florilège représentatif de son activité, des années soixante à aujourd'hui, en ne puisant dans l'encore récent roman par nouvelles *Le Monde enfin* (Fleuve Noir, 2006 ; rééd. Pocket, 2010) qu'un seul « chapitre » : celui donnant son titre à l'ensemble, incontournable, et encore dans une version qui n'est ni celle de la VO de 1975 ni celle de 2006.

Il m'a fallu pour ce faire replonger dans sa quinzaine de recueils, ainsi que dans le matériel publié mais jamais compilé. L'exercice fut long et parfois éprouvant (textes mineurs, vieillissés), mais le résultat est là et vous vous apprêtez à le découvrir avec *Demain le monde*, lequel rassemble, je le confirme, ses meilleures histoires, toutes époques et tous « styles » confondus : histoires temporelles, de créatures extraterrestres, d'univers parallèles, de guerres futures, de catastrophes, d'accidents écologiques, de fins du monde, de survivants... qui couvrent une large part du spectre science-fictionnel, avec il est vrai une prédilection pour l'avertissement et la mise en garde. Bien que venant de supports disparates et échelonnés dans le temps, elles sont toutes porteuses de la même marque de fabrique, de la même petite musique, du même ADN littéraire. Il m'est apparu, une fois la sélection achevée, à la relecture de l'ensemble, que ce dernier forme un bloc compact et cela m'a impressionné ; comme m'impressionnent ces films méconnus sur lesquels on tombe parfois au ciné-club et dont la compacité, la justesse et la sensibilité nous tombent sur le coin de la gueule sans crier gare, provoquant l'émotion... On sent le cœur battre derrière les mots, le sang pulser dans les artères d'une littérature tantôt propre sur elle, tantôt plus débraillée, et s'attachant, loin de toute *hard science* « prise de tête » ou de toute *fantasy* à deux balles, à un homme nu (double de l'auteur, armure fendue, qui pourrait être nous), « nez aux

³ À l'est du Cygne, Le Béliat, 2010.

⁴ Ses meilleures nouvelles de fantastique ayant été mises de côté en vue d'une autre compilation...

étoiles, pieds sur la terre, et qui attend la guerre. »⁵ Ou, mieux encore, la fin du monde. Jean-Pierre Andrevon ne diagnostiquait-il pas dans « Le Monde enfin » l'écroulement de notre civilisation, et n'y appelait-il pas de ses vœux la disparition de l'être humain qui, seule, permettrait le retour au premier plan du règne animal ?

Si j'ai dans un premier temps été heureux d'effectuer le choix des récits (en prenant en compte les remarques et autres suggestions du principal intéressé), je suis, pour revenir au lancement de cette courte préface et du même coup boucler la boucle, présentement honoré de pouvoir poser quelques mots au début du présent recueil. Recueil que viendront compléter un bel article autobiographique éclairant une trajectoire longue d'un demi siècle et la lettre ouverte d'un autre Grenoblois, compagnon de route durant les années héroïques à *Fiction* et ailleurs, qui s'était retiré des affaires depuis une bonne vingtaine d'années : j'ai nommé George W. Barlow. Que je suis allé tirer de sa retraite et que j'aimerais remercier ici.

Tout comme j'aimerais remercier Jean-Pierre Andrevon pour sa patience ; lui qui avait sans doute fini par penser que *Demain le monde* ne verrait jamais le jour...

J'aimerais aussi le rassurer : sur une photo en noir et blanc devant dater des années 1970-75, arbre et végétation à l'arrière-plan, chemise rayée ouverte en grand sur une poitrine velue, cigarillo à la main, coiffé sur le côté, la mèche en bataille, une barbe noire et épaisse de pirate, il fixe l'objectif d'un regard déterminé, fier (orgueil de l'artiste ou carapace ?). La barbe a maintenant disparu, le cheveu s'est fait plus rare, le visage moins rond, plus émacié, mais c'est à quelques détails près le même bonhomme.

D'où ce message personnel en guise de point final : puisses-tu rester encore longtemps, Jean-Pierre, ce poète aux allures d'éternel jeune homme que je suis fier de pouvoir compter parmi mes amis, et cet auteur sans équivalent dans le paysage littéraire français.

Santé !

Richard Comballot,
Laval, le 3 et 4 août 2013

⁵ « L'Autre côté », p. 574.

La Réserve

UN OISEAU AUX AILES noires s'éleva silencieusement dans la caverne, gagna de son vol lourd le lointain point argenté qui s'ouvrait sur les Terres-sous-le-Ciel. Kitti Pritti nota ce fait comme un mauvais présage ; elle resserra plus fort ses bras sur le petit Phils. Celui-ci se cramponnait des deux mains à son sein gauche qu'il mordillait avec fureur, et sans grand résultat. Le lait de Kitti Pritti se faisait rare, et Phils devenait grand. Il devait avoir une dizaine de lunes maintenant, et il faudrait bientôt lui trouver autre chose à manger, mais quoi ? Ce n'était que le deuxième enfant qui était sorti du ventre de Kitti Pritti, et le premier était devenu raide peu après sa deuxième lunaison. Aussi n'avait-elle pas eu de problème alimentaire à résoudre avec lui. Mais maintenant, bien que ses seins fussent gros et fermes encore, ils ne contenaient presque plus de lait ; d'autre part, il n'y avait pas encore de dents à l'intérieur de la bouche de Phils, juste des gencives molles et roses avec lesquelles il serait bien vain qu'il essayât de mordre dans de la viande.

Kitti Pritti fit passer l'enfant sur son sein droit. Phils en engloutit voracement le bout, mais il commença vite à grogner d'insatisfaction. Kitti Pritti était désolée. Elle ne pouvait plus nourrir Phils, et cela juste au moment où il commençait à être un peu plus qu'une larve qui se tortillait, au moment où il lui prenait vraiment les seins dans ses petites mains potelées, avec des gestes volontaires d'homme. Au moment où il commençait à être vivant...

Lorsqu'elle comparait son enfant à ceux des femelles des Souples-Bêtes, il lui arrivait de se désoler de ce que sa croissance fût si lente, comparée à celle des petits animaux qui couraient déjà au bout de quelques jours, qui chassaient âgés d'à peine une lune. Mais maintenant que Phils grandissait, un obscur pressentiment en elle lui soufflait que, bientôt, son enfant pourrait se tenir debout, marcher, courir. Encore faudrait-il qu'elle pût trouver quelque chose qui remplacerait le lait maternel.

Phils pleurait tout à fait fort maintenant. Kitti Pritti se leva, fit quelques pas dans la caverne, en le balançant dans ses bras, en lui chantant doucement une petite chanson dont elle inventait l'air et la mesure. Mais rien n'y faisait. Découragée, elle posa Phils dans son creux à lui plein d'herbes séchées qu'elle changeait tous les jours. Le lait ne lui reviendrait pas avant le soir, et encore il n'y en aurait pas beaucoup, et de moins en moins jusqu'à ce qu'elle soit devenue tout à fait sèche. Elle pensa alors que peut-être les fruits très mous de l'arbrisier seraient bons pour lui ; il fallait qu'elle parte en chasse sur les Terres-sous-le-Ciel car

elle n'avait plus pour elle de viande en réserve, et elle profiterait de l'occasion pour faire une cueillette.

Elle lança avec ses deux mains en portevoix le cri des Souples-Bêtes, Mi-Hiii... Mi-Hiii... et il en vint plusieurs, sortant des creux de la pierre qui leur servaient de cachette. Kitti Pritti leur fit à chacune de longues caresses sur le dos ; il y en avait de très sauvages, d'autres moins, mais toutes aimaient bien qu'on leur pressât l'échine de haut en bas, dans le sens du poil ; elles se faisaient alors dociles et fermaient de plaisir leurs grands yeux verts. Kitti Pritti déposa deux Souples-Bêtes, parmi celles qu'elle reconnaissait bien et qui n'étaient jamais méchantes, dans le creux près de Phils qui braillait toujours. Elle expliqua avec des sons doux aux Souples-Bêtes qu'elle allait être absente la moitié d'un soleil, et l'une d'elles commença à lécher Phils sur le visage de sa petite langue rose et râpeuse.

Kitti Pritti passa sur son corps nu, tout pâle de vivre en caverne souvent, la corde qui retenait le sac pour le gibier. Elle se choisit dans son coin aux affaires une dizaine de flèches longues, des barres de métal avec un empennage de plumes d'oiseaux, prit son arc détendu, commença à monter le grand escalier qui passait de caverne en caverne, de plus en plus haut, de plus en plus éboulé jusqu'aux Terres-sous-le-Ciel. L'oiseau de mauvais présage l'inquiétait un peu. C'était un oiseau d'en haut, rien à voir avec les Bêtes-aux-ailes-de-cuir qui gâtaient dans les cavernes supérieures et s'égarèrent parfois jusqu'en bas, chez elle. Qu'il soit descendu jusque-là, et soit remonté sans un cri, signifiait certainement quelque chose dans le mystérieux langage du destin. Mais quoi ? Peut-être que les pièges seraient vides, ou qu'aucune Bête-aux-remuantes-oreilles ne tomberait sous ses traits, ou qu'elle ne trouverait rien de bon pour Phils. À cette pensée, elle sentit son cœur s'ouvrir et saigner. Phils était grand déjà et tout petit encore, et sans défense, et au fond d'elle Kitti Pritti gardait la grande peur de le retrouver raide un jour, comme autrefois Plong ; mais Plong ça ne lui avait rien fait, elle n'avait pas eu le temps de s'attacher à lui. Tandis que Phils si. Si l'Homme était là, si l'Homme revenait, peut-être saurait-il lui donner de bons conseils... Mais elle en doutait : l'Homme était rude, fort, sa présence était réconfortante, mais il n'avait guère l'esprit aux subtilités. Cependant Kitti Pritti aimait qu'il soit là, pour toutes sortes de choses, pour le savoir près d'elle quand elle dormait, et aussi pour le plaisir ineffable qu'elle ressentait quand il la caressait, se couchait sur elle et la pénétrait de son membre dur.

Mais l'Homme n'était pas là. Il y avait plus de quatre lunes qu'il n'avait pas reparu en bas, sans doute chassait-il très loin sur le plat, ou bien il était devenu raide. Kitti Pritti sentit un grand froid l'envahir à cette pensée mais, bien sûr, elle pouvait se trouver un autre homme, lui n'avait pas été le seul, c'était seulement le dernier, et il lui plaisait bien.

L'escalier s'entortillait autour de la grande cage de fer toute rouillée qui montait elle aussi jusqu'au plat des Terres-sous-le-ciel. De temps en temps, Kitti Pritti était obligée de cingler violemment de son arc des

troupes entières de Bêtes-aux-dents-vives qui sortaient des trous de la maçonnerie et essayaient de lui mordre au passage les pieds et les jambes. Les Bêtes-aux-dents-vives n'étaient que de petites boules grises ou brunes avec des pattes ridiculement courtes, mais il était dangereux de se laisser toucher par elles car on disait que leurs morsures transmettaient parfois la maladie noire, toujours mortelle. Heureusement, les Souples-Bêtes faisaient une chasse féroce aux Bêtes-aux-dents-vives qui ne se hasardaient jamais jusque dans la caverne du bas.

Kitti Pritti allait vers le haut, franchissant trois marches à la fois de ses enjambées souples. Le trou de ciel au-dessus de sa tête perdit son imprécise lueur argentée, devint franchement bleu. Enfin Kitti Pritti arriva dans la Caverne Supérieure sous la grande voûte où le rocher était plat et incroyablement lisse, sauf aux endroits vers l'orifice de sortie où tout était éboulé et où il fallait se glisser à quatre pattes, et même parfois ramper comme une Froide-Cordebête, avant de se trouver vraiment sur les Terres-sous-le-Ciel, vraiment sous le ciel, au milieu des ruines gigantesques des cavernes verticales qui toutes donnaient l'impression de cacher des regards au fond de leur mille yeux carrés et noirs.

Vanlouss a envie d'aller à la Réserve. C'est une envie impérieuse, secrète, qui le tenaille souvent, le prend au ventre, lui assèche la bouche. Il y est allé de nombreuses fois déjà, le plus souvent en cachette ; et parfois, mais c'est rare, avec son épouse-harmonique, Areichnide. Mais il ne saurait dire pourquoi ce désir trouble le poursuit ainsi. À sa base, bien sûr, se trouvent des impulsions de nature purement sexuelle — ou du moins ces impulsions étaient-elles nettes et précises au début, des années auparavant, alors que Vanlouss avait pénétré pour la première fois dans la Réserve... Mais maintenant ? Maintenant Vanlouss ne sait pas ; il est seulement le témoin de son désir, le contemple à l'intérieur de lui enfler, devenir irrésistible, s'apaiser enfin quand Vanlouss revient de se pencher longuement sur les cages en verre de la Réserve et que cette vision lui a procuré d'autres sentiments, pas plus aisément identifiables, comme des regrets, comme une poignante nostalgie.

Kitti Pritti n'aimait pas ce lieu, où de bizarres menaces semblaient s'amasser entre les blocs à moitié démolis des cavernes verticales, et où les animaux ne venaient guère. Heureusement, il n'y avait pas long à traverser quand on connaissait bien le chemin le plus court vers la plaine des herbes, et Kitti Pritti faisait toujours très vite, elle courait, et tout allait bien, son premier pas dans l'herbe venait comme un soulagement.

Quand elle parvint à l'extrême bord de la zone des cavernes verticales, le soleil était encore bas sur l'horizon et, loin là-bas au bout des Terres-sous-le-Ciel, les petites montagnes rondes couvertes d'arbres et d'arbres disparaissaient presque dans une brume légère. Le temps d'inspecter tous ses collets, et en plus le temps de faire le détour jusqu'aux arbrisières, elle savait que le soleil arriverait tout en haut du ciel

et qu'à ce moment-là Phils aurait très faim et pleurerait fort dans la caverne du bas, entouré des mères Souples-Bêtes qui comprenaient bien que c'était un enfant très faible et incapable de rien pouvoir faire tout seul, mais qui ne pouvaient rien pour lui, juste le lécher avec leur langue râpeuse, comme leurs petits à elles...

Elle partit vite, à grandes foulées infatigables, un peu inquiète encore à cause de la sombre malédiction que laissait planer l'oiseau noir du matin. Mais la chasse se révéla plutôt bonne, enfin ni pire ni meilleure que beaucoup d'autres fois : un seul collet avait donné, mais la Bête-aux-remuantes-oreilles qui s'y trouvait prise était lourde et grasse, et pesait maintenant d'un poids rassurant dans le sac à dos de Kitti Pritti ; elle avait aussi lâché plusieurs flèches sur des oiseaux au vol rapide, mais sans résultat parce que les flèches tout en métal étaient trop massives et retombaient à peu de distance, et elle se dit qu'elle aurait bien besoin des flèches en bois léger avec seulement une petite pointe en fer que l'Homme lui avait fabriquées jadis. Mais ces flèches-là elle n'en avait plus, elle ne savait pas les faire et l'Homme avait disparu.

Finalement, elle avait pu assommer aussi presque par hasard une Bête-creuse-Terre qui dormait au soleil sur une pierre plate, et ça lui faisait encore un peu de viande, bien que la Bête-creuse-Terre soit en général fade, coriace, difficile à déchirer avec les dents. Maintenant, Kitti Pritti grimpait sur la pente où il y avait en haut les arbrisières, et c'est à ce moment-là qu'elle entendit le bruit. Kitti Pritti s'immobilisa net, son cœur faisait boumboum très fort sous son sein, et elle s'aplatit dans l'herbe haute, son visage contre la terre, elle n'osait plus bouger, plus rien faire. Elle avait déjà entendu le bruit plusieurs fois avant, c'était celui des traîne-seul qui amenaient les Êtres-pas-pareils. Et quand les Êtres-pas-pareils venaient sur les Terres-sous-le-Ciel, il fallait fuir, se cacher, ne pas être vu car autrement ils vous attrapaient, vous emportaient sur un traîne-seul et on ne vous revoyait jamais plus. Lorsque quelqu'un disparaissait et qu'on ne le retrouvait pas raide dans un coin ou un autre, on pouvait être sûr que les Êtres-pas-pareils l'avaient pris pour l'emmener où — mystère, quelque part à l'autre bout des Terres-sous-le-Ciel, dans leurs cavernes verticales qu'on disait étendues sur des arpents et des arpents et hautes, hautes comme des montagnes, et pleines de mille et mille et plus d'Êtres-pas-pareils. Mais naturellement on ne pouvait pas savoir vraiment, puisque ceux qui avaient pu voir ces cavernes verticales n'étaient jamais revenus pour en parler.

Penché à la fenêtre carrée du compartiment-harmonique, Vanlouss survole de son regard myope les silhouettes sombres des buildings de la Cité-harmonique qui ouvrent de grandes déchirures grises dans le ciel pur du matin. D'en bas, des niveaux inférieurs, lui parviennent les bruits indistincts de la circulation des rubans routiers qui s'enroulent autour des blocs, charrient au fond de ces gouffres d'ombre des milliers de véhicules pressés, fumants, grondants. Vanlouss s'arrache avec peine à cette

fascination, se retourne vers Areichnide qui s'affaire dans la pièce, s'enroule dans des voiles de tissus gazeux, transparents. Elle se prépare, elle a enfin accepté d'accompagner son époux-harmonique à la Réserve ; cela n'a pas été sans mal ; elle rechigne toujours devant ces propositions de visite, et puis, quelque part dans son cerveau, les préceptes de la vie-harmonique doivent émerger des profondeurs, des restes de l'éducation-harmonique qui remontent, et elle a dit oui. Heureusement qu'elle a dit oui car, ce mois-ci, leur jour de congé-harmonique tombe en même temps, et Vanlouss n'aurait pas pu s'échapper tout seul, en douce, jusqu'à la Réserve. Vanlouss lui demande si elle est prête ; et Vanlouss ajuste sur son nez ses lunettes, et ils quittent leur compartiment-harmonique, il y a un couloir rectiligne à longer jusqu'à la plate-forme mobile qui peut monter jusqu'au toit du bloc, cent étages plus haut, ou descendre jusqu'aux niveaux de circulation, cent cinquante étages plus bas ; ils s'écrasent sur la plate-forme, il y a du monde à cette heure, et toujours d'ailleurs, des tas de gens qui montent ou qui descendent, le bloc ne comporte que quatre plates-formes mobiles et il compte au moins cinq mille locataires, peut-être dix mille. Avec les arrêts, il faut une heure à Vanlouss et Areichnide pour parvenir au niveau de circulation Grande-Distance, quelque part vers la Basse-Ville, mais pas tout à fait dans la Ville Intérieure, dans ces zones quadrillées de barres de soutènement épaisses comme des wagons, qui forment l'assise des blocs et sont parcourues par les Rapides, qui traversent de part en part la Cité-harmonique, jusqu'à sa périphérie, mais pas plus loin.

Kitti Pritti courait. C'était une grande faute ; maintenant seulement elle pensait qu'elle aurait dû rester bien à plat dans l'herbe, immobile, avec les petites dents de l'herbe qui lui piquaient le ventre et les cuisses, et comme ça peut-être les Êtres-pas-pareils ne l'auraient pas vue. Mais quand le bruit grinçant des traîne-seul s'était tu, elle n'avait pas pu s'empêcher de se retourner, de se redresser, de regarder, et elle avait vu alors les trois traîne-seul loin là-bas sur le plat, arrêtés, avec autour les petites silhouettes des Êtres-pas-pareils. C'était rassurant de les voir si loin, alors elle avait déboulé la colline, avec une seule pensée au cœur : gagner vite vite sa caverne, retrouver son petit Phils, et rester là profond sous la terre, cachée, hors d'atteinte des Êtres-pas-pareils.

Mais maintenant elle courait, courait sur le sol nu des Terres-sous-le-Ciel, et le bruit des traîne-seul était derrière, près, de plus en plus près, et elle n'osait pas se retourner. Ses muscles lui brûlaient sous la peau, elle courait, elle avait d'abord lâché son arc, et puis le sac avec la Bête-aux-remuantes-oreilles et la Bête-creuse-Terre, mais rien n'y faisait ; elle courait, elle voyait dans sa tête l'oiseau de malheur battre ses longues ailes noires, elle se sentit perdue. Quelque chose la gifla aux jambes et aux épaules, elle culbuta en avant, sur la terre, roula, se débattit au milieu des cordes qui la ceinturaient ; les traîne-seul venaient autour d'elle, sur elle, avec un grondement de Boum-Ciel, elle ferma les yeux,

cessa complètement de lutter, de bouger ; elle pensait qu'elle allait devenir raide et attendit que son esprit sorte par ses yeux et soit emporté par le vent jusqu'aux montagnes bleues où vivent les esprits.

Mais il se passa seulement une chose, cette chose c'était des mains sur elle, qui l'empoignaient, la tiraient. Elle rouvrit les yeux, se retrouva debout, solidement maintenue par deux Êtres-pas-pareils, au centre d'un groupe d'Êtres-pas-pareils qui parlaient et riaient en la regardant. C'était bien sûr la première fois qu'elle en voyait de si près, et pendant un moment elle en oublia d'avoir peur tant ils étaient bizarres, même pas effrayants, plutôt drôles. Et puis on la poussa vers la grosse masse en fer d'un traîne-seul et alors il lui revint subitement toutes les choses qu'on disait sur le pays des Êtres-pas-pareils, et elle comprit qu'on ne la rendrait peut-être pas raide immédiatement mais qu'elle ne reverrait jamais sa caverne, ni Phils, et que Phils sans elle allait devenir raide : son cœur à cette pensée se serra par le milieu et, comme on la faisait monter dans le ventre carré et noir du traîne-seul, elle demanda aux Êtres-pas-pareils s'il n'était pas possible d'aller chercher Phils aussi. Mais les Êtres-pas-pareils ne comprenaient pas ce qu'elle disait, et quand ils parlaient elle ne comprenait pas ce qu'ils disaient, ça faisait seulement des sons qui ressemblaient à quelque chose comme schouan cha souan nia souan vouère, et c'était tout. Alors elle s'assit par terre dans le traîne-seul et pleura un peu. Le traîne-seul bougeait, tanguait, grondait, elle était liée par une corde lâche, et comme en tombant elle s'était déchiré la peau aux mains et aux genoux elle commença à se lécher à ces endroits-là pour enlever la terre et purifier le sang, et les Êtres-pas-pareils riaient en la voyant faire, et puis le traîne-seul s'arrêta et on la conduisit vers un Grand-Oiseau-de-fer qui était posé sur le plat dans un endroit qu'elle ne reconnaissait déjà plus et elle eut terriblement peur parce que les Grands-Oiseaux-de-fer volaient vite et haut dans le ciel, et puis quand elle fut dans le ventre du Grand-Oiseau-de-fer mugissant elle sentit seulement son cœur qui lui sortait par la bouche une première fois, et puis au bout d'un long moment son cœur qui lui sortait par la bouche une seconde fois, et puis on la tira du ventre-du Grand-Oiseau-de-fer, elle voyait au loin les cavernes verticales des Êtres-pas-pareils hautes comme des montagnes, et puis on l'emmena dans le ventre d'une espèce de traîne-seul long comme une géante Froide-Cordebête, et puis et puis elle ne savait plus, c'était comme dans une trouble-vie de nuit qu'on se rappelle mal au réveil, mais là elle savait qu'il n'y aurait pas de réveil, elle eut seulement par la suite des images confuses de l'intérieur des cavernes verticales où on l'avait conduite, où des Êtres-pas-pareils avaient parlé en la regardant, où des mains l'avaient palpée, mesurée, touchée, et de cet endroit bizarre où il avait plu sur elle depuis les trous du mur une eau tiède et douce, et puis enfin il y avait eu cette caverne petite, claire, où on l'avait menée gentiment, et enfermée.

Ils ont dû manger, en route, des cubes de pâté au soja arrosés d'un gobelet de bière tiède soutirés pour quelques décimes aux distributeurs automatiques du Rapide, parce que le trajet est long de leur bloc jusqu'à la Réserve, qu'ils ont dû changer plusieurs fois de ligne, et qu'au total il leur a bien fallu trois heures encore pour parvenir jusqu'au seuil de la Cité-harmonique, devant les plaines nues où l'on ne va guère, devant l'enceinte brillamment décorée de la Réserve. Areichnide essaye de secouer de ses voiles la poussière accumulée, et dit d'un ton revêché qu'ils y sont enfin et qu'elle espère bien que Vanlouss est content maintenant. Vanlouss se tait, il est saisi de cette sorte d'exaltation mêlée à une crainte vague qu'il éprouve toujours à l'entrée de la Réserve. Mais il y a foule à cette heure-là, et il faut avancer au milieu d'un flot compact de gens qui viennent ici comme on va à la foire, et d'ailleurs la Réserve prend peu à peu des allures de foire, avec toutes ces lumières qui éclatent en points multicolores dès que la nuit est tombée, ces baraques à attractions disséminées entre les cages de verre et les stands documentaires, ces buvettes et casse-graine qui poussent un peu partout, offrant au décime fort quelques mets ou boissons rares, comme le jus d'argousse sauvage, les boulettes de viande synthétique plongées dans des sauces épicées... Il faut jouer des coudes, se faire marcher sur les pieds, patauger au milieu d'un lourd relent de sueur, au milieu de la mer bruissante des conversations, des cris, des sifflets, de la musique. Il est bien difficile de s'envelopper ici d'un manteau de méditation, et pourtant Vanlouss, chaque fois qu'il plonge son regard à l'intérieur des cages de verre, sent à l'intérieur de lui s'ouvrir un grand creux, un grand vide, qu'il ne peut expliquer.

Il tourne longtemps autour des cages, scrute, épie, avec son épouse-harmonique qui grommelle, accrochée à son bras. Vanlouss ignore les stands où sont expliqués avec des graphiques compliqués en couleurs les processus de transformations génétiques ; il les connaît par cœur et n'est plus attiré depuis longtemps que par les êtres enfermés dans les cages de verre. Alors il reste pendant longtemps devant l'une d'elles, à regarder regarder regarder une créature blonde, nouvelle sans doute car il ne l'a jamais vue avant, une créature blonde prostrée dans un fauteuil, les yeux fixes, dans sa cage de verre, la tête tournée vers le public qui défile devant elle, devant sa cage de verre, les yeux fixes, sans voir probablement les gens qui défilent devant elle, devant sa cage de verre, et la regardent, apitoyés, émoustillés, curieux, intéressés, dégoûtés... Vanlouss la regarde, regarde ses longs cheveux blonds qui sont répandus librement sur ses épaules, admire son teint si pâle, juste coloré par un peu de rose sur les joues, regarde ses deux yeux pareillement bleus comme le ciel au petit matin, s'arrête sur ses deux seins lourds et fermes qui ont des rondeurs de fruits rares et bien pleins, descend sur son ventre plat achevé par une fine mousse d'or pâle, parcourt ses longues cuisses, ses longues jambes durcies par les courses libres sur les plaines désertes où personne de la Cité-harmonique ne va jamais, et puis... Et puis il faut repartir pour refaire le long trajet en sens inverse jusqu'au compartiment-harmonique où

Vanlouss et son épouse-harmonique prendront leur sommaire repas du soir, un gobelet d'eau de riz, du pâté à la sciure aromatisée, des fruits séchés d'Afrique venus de si loin, vendus si cher.

Maintenant Kitti Pritti a mangé un peu, et puis beaucoup, des fruits qu'elle ne connaissait pas et des quartiers de viande odorants et bizarrement préparés, et bu aussi de l'eau parfumée de différents saveurs, et elle s'est habituée à voir passer devant elle, à travers le mur transparent de sa petite caverne claire, des tas d'Êtres-pas-pareils qui la regardent et s'en vont. Elle reste assise sur une litière douce qui s'enfonce sous elle et est agréable à la peau, elle n'a rien à faire, rien à désirer, l'image de son petit Phils la déchire encore mais s'estompe peu à peu loin d'elle, et loin d'elle se dérobent les courses sur le plat, les jeux avec les Souples-Bêtes, les frayeurs, les menaces de la vie dans les cavernes profondes, elle n'a rien à faire, rien à désirer, elle coule doucement dans une tiède torpeur : elle est bien...

Ils repassent sous le grand porche d'entrée de la Réserve, où est indiqué en lettres lumineuses qu'il s'agit bien de la « RÉSERVE POUR LES SPÉCIMENS HUMAINS EN VOIE DE DISPARI-TION », où sont parqués à vie dans leur cage de verre quelques hommes, quelques femmes sauvages qui ont encore, on ne sait pourquoi, échappé aux mutations qui ont remodelé l'espèce humaine après les Grandes Guerres Atomiques, deux cents ans auparavant. Vanlouss remue ses lunettes sur son nez, ses lunettes qui ont trois verres de différentes forces parce qu'il a trois yeux, dont un sur le milieu du front, qui tous voient différemment mais chacun aussi mal, et il essaye de se hâter au milieu de la foule en traînant pesamment ses jambes énormes, ridées, pustulées, terminées par deux espèces de plots éléphantiques en guise de pieds. Il regarde à la dérobée son épouse-harmonique, la grande Arechnide, à la jolie peau vert feuille, qui a essayé d'enrouler avec des effets artistiques ses échappées de tulle sur les crêtes cornées qui lui font un dos de reptile du Jurassique. Ils avancent au milieu de tous ces gens qui ont tous quelque chose de bizarre, d'incongru, qui ont des touffes de poils où il ne faut pas, ou des écailles, ou des plumes, ou des peaux d'une drôle de couleur, ou des membres tordus ou atrophiés, qui ont tous quelque chose de pas pareil, et Vanlouss dit à son épouse-harmonique :

« Ils étaient beaux, n'est-ce pas ? »

Et l'épouse-harmonique demande qui étaient beaux, alors Vanlouss bredouille :

« Les Humains, autrefois... »

Et Arechnide, brassant autour d'elle le grouillant et vaste monde dans un grand geste du bras, dit :

« Les Humains, c'est nous. »

À propos de « La Réserve » :

Cette nouvelle m'est particulièrement chère, émotionnellement parlant, car c'est ma première à avoir été publiée de façon professionnelle. J'en avais rédigé une version préliminaire, beaucoup plus courte, que Jacqueline H. Osterrath avait prise pour son fanzine Lunatique, où j'ai fait mes vrais premiers débuts. Ce devait être en 1964 ou 1965, j'avais donc autour de vingt-sept ans. À l'époque, je naviguais encore dans ma brève période de professorat d'Arts plastiques, mais l'envie de devenir écrivain à plein temps, ou créateur de bande dessinée à plein temps, ou les deux, me tenaillait. J'avais donc commencé à envoyer à Fiction des textes qui, au départ, ne recueillaient que le silence, ou alors un refus tout juste poli. Et puis, fin 1967, je reçus une lettre du rédacteur en chef de la revue, Alain Dorémieux, qui m'informait que le comité de lecture⁶ avait retenu, de mon dernier envoi, trois de mes nouvelles, une seule étant écartée⁷. Mais aucune date de parution ne m'était indiquée. Je n'avais plus qu'à attendre. Aussi me souviendrai-je toujours de ce dimanche exceptionnellement beau où, traversant des rues vidées, jonchées de tracts comme autant de confettis, et remplies d'un silence sidéral, j'étais allé au tabac-journaux de la gare de Grenoble, seule officine ouverte en ce jour dominical, pour m'y procurer un paquet des infectes cigarillos qu'alors je faisais semblant de fumer. À l'étal, j'y repérais le dernier numéro de Fiction (174), que je m'empressai d'acheter. L'ouvrant, j'y découvris mon nom au sommaire et, dans les pages intérieures, ma nouvelle « La Réserve ». Que Dorémieux dans son chapô

⁶ Ce comité de lecture, Dorémieux m'en informa longtemps après, quand nous fûmes devenus amis, était formé de lui-même et de Michèle, sa secrétaire de rédaction en même temps que sa compagne, de Michel Demuth et de Jacques Sadoul. Ces deux derniers individus votèrent contre moi, Dorémieux et Michèle pour. La voix du rédacteur en chef étant prépondérante, je fus pris. À quoi tient l'entrée dans une carrière, n'est-ce pas ? Je dois ajouter, mais vous l'avez compris, que, depuis cet aveux, je garde une sourde rancœur à l'encontre de ceux-là qui m'auraient volontiers rejeté dans les limbes, le chait qu'ils aient gagné à la nage ce monde dit meilleur n'y changeant rien. [NDLA]

⁷ Les deux autres textes retenus étaient « Le Miroir de Persée » et « Impossible amour », celle rejetée « Les Fourmis », aucun de ces trois textes n'étant repris ici. [NDLA]

[Les Escargots se cachent pour mourir](#)

[Pour une poignée d'helix pomatias](#)

[Le Cimetière des astronefs](#)

Lucius SHEPARD

[Le Dragon Griaule](#)

[Aztechs](#)

Roland C. WAGNER

[L.G.M.](#)

Joëlle WINTREBERT

[La Créode et autres récits futurs](#)

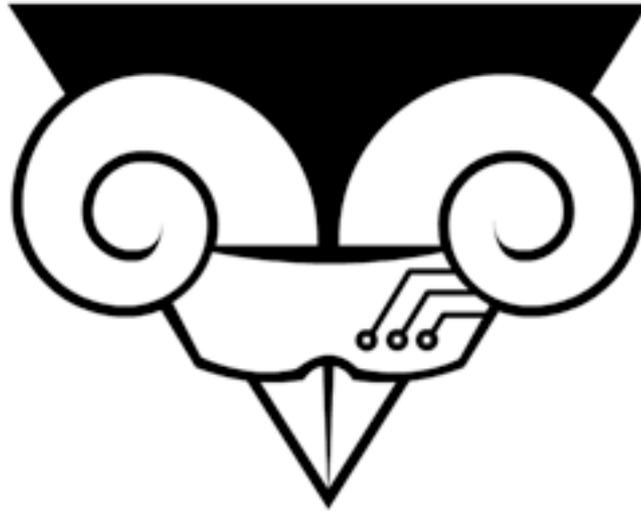
A paraître en numérique

[Le Chant du barde](#) de Poul ANDERSON (septembre 2012)

[Bifrost n° 68](#) : Spécial Ian McDonald (octobre 2012)

[Cagebird](#) de Karin LOWACHEE (novembre 2012)

[Sous des ciex étrangers](#) de Lucius SHEPARD (décembre 2012)



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.